

Zeitschrift: Der Geschichtsfreund : Mitteilungen des Historischen Vereins
Zentralschweiz

Herausgeber: Historischer Verein Zentralschweiz

Band: 112 (1959)

Artikel: Ergänzungen zum Bilde der Urschweiz bei Johannes von Müller

Autor: Jost, François

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-118498>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Ergänzungen zum Bilde der Urschweiz bei Johannes von Müller

François Jost

Im Jahre 1783 veranstaltete die Berliner Akademie einen Wettbewerb: es wurde ein Preis ausgeschrieben für den besten Aufsatz über die Gründe, warum die französische Sprache Weltsprache geworden ist. Gekrönt hat man den *Discours sur l'universalité de la langue française*, eines der berühmtesten Werke des Grafen von Rivarol. Es wurde also keineswegs die Frage in die Diskussion geworfen, ob Pascals und Voltaires Sprache tatsächlich Universalsprache sei. Darüber bestand kein Zweifel. Man wollte lediglich wissen, wie es dazu kam. Es ist deshalb verständlich, daß es das Bestreben vieler Deutschschweizer Schriftsteller war, ihre Werke ins Französische übertragen zu lassen — Hallers *Alpen* wurden von Tscharner, Geßners Idyllen von Huber und Meister übersetzt — oder sie sogar in dieser Sprache zu verfassen, wie es Muralt, Bonstetten, von Lerber taten. Und ist es nicht bezeichnend, daß ein Dichter wie C. F. Meyer noch mitten im XIX. Jahrhundert lange zögerte, bevor er sich für den deutschen Kulturkreis, für die deutsche Sprache entscheiden konnte? Der französische Einfluß auf den Stil des Zürchers ist dankbarer Gegenstand mehrerer Abhandlungen geworden.

Johannes von Müller hatte kaum mit seinen historischen Quellenforschungen begonnen und den Entschluß gefaßt, ein großes Werk zu schaffen, als das Problem der Sprache an ihn herantrat. Seit 1773 war er Karl-Viktor Bonstettens Freund, der ihn überreden konnte, sich zur lateinischen Welt zu bekehren. Nach ihr richtete er denn auch seine ganze Lebensgestaltung aus. «Je französischer, desto besser ist doch die Gesellschaft», schreibt er 1780 aus Berlin¹. Genf

¹ *Johannes von Müllers sämtliche Werke*, Tübingen 1812, Bd. XV, S. 383. Berlin, le 28 novembre 1780.

wurde dem Schaffhauser zur zweiten Heimat², nach der er sich zeit-
lebens immer wieder zurücksehnte. So kam er dann auch bald zur
gleichen Überzeugung wie der um anderhalb Jahre jüngere Rivarol:
die Sprache Europas ist französisch; wer einen europäischen Leser-
kreis beansprucht, oder ihn zu erhoffen wünscht, der schreibe in die-
ser Sprache.

Müller hat auch tatsächlich einige Werke auf Französisch veröf-
fentlicht³, zu denen auch seine *Schweizergeschichte* gehören sollte.
In der Schaffhauser Stadtbibliothek befindet sich unter anderem ein
handschriftlicher Nachlaß von 280 Seiten⁴, bei dem es sich um eine
Reihe von Fragmenten handelt, die Versuche darstellen, sein Vor-
haben einer französischen Ausgabe zu verwirklichen. Nur ein kleiner
Teil besteht aus Texten, welche der Verfasser aus dem Deutschen
übertragen hat. Manchmal jedoch fühlt der Leser, wenn nicht eine
direkte Anlehnung an eine deutsche Unterlage, so doch einen innern
Zusammenhang zwischen Niederschriften in beiden Sprachen. Mei-
stens aber sind es Schilderungen, die der geniale Geschichtsschreiber
für eine französische Originalausgabe bestimmt hat, und die bis heute
unveröffentlicht geblieben sind⁵. Folgende Auszüge charakterisieren
dieses Manuskript. Noch mehr: sie ergänzen — oft auf eine uner-
wartete Weise — Müllers Bild der Urschweiz. Das erste hier ange-
führte Fragment ist betitelt: *Chapitre VII. Uri, Suiz, Undervald:*

«Deux mille cinq cents toises au-dessus de la Méditerranée s'élèvent les
Alpes des Suisses. Là se voient les colonnes du globe, formées dans l'em-
brasement du monde ou dans les abîmes de l'antique océan. Devant elles
s'abaissent les Pyrénées, les Apennins, le Krapak et toute la contrée des
Toungouses jusqu'au détroit de Gibraltar, et sur notre hémisphère le Mont-
blanc est leur seul rival.

Le S. Gotthard est situé dans le pays d'Uri: c'est un obélisque de granit
et un centre d'où l'on voit sortir de longues chaînes de montagnes subalter-

² Seine Beziehungen mit der Westschweiz und mit Frankreich schlechthin ha-
ben wir an einem andern Ort dargelegt. *Schweizerische Zeitschrift für Geschichte*,
Jean de Muller et la Suisse romande, Heft 3, 8. Jahrgang, 1958.

³ Siehe Henri Boos und Karl Henking, *Verzeichnis der Inkunabeln und Hand-
schriften der Schaffhauser Stadtbibliothek*, Schaffhausen 1903, S. 113—157.

⁴ *Fragment einer französischen Bearbeitung der Schweizergeschichte*, I. und
II. Buch in 4^o, ein Band. Ms. Mülleriana 45.

⁵ Einige kurze Texte jedoch wurden in unserem bereits erwähnten Aufsatz
wiedergegeben.

nes. Dans leurs rocs à dix mille pieds au-dessus de la mer, on trouve les plantes et les poissons de l'océan. Leurs couches parallèles sont les tables chronologiques de l'antiquité de la terre, mais il n'y a point de nombres qui puissent en exprimer les résultats.

Du S. Gotthard sort le Rhin, se précipite par nos vallées, traverse nos lacs, arrose, fertilise cent Etats, et est de cent provinces la limite et le rempart. Du S. Gotthard tombe le Tessin, coule vers les plaines de Milan et borne les domaines de l'Empereur. Des Fourches, qui font partie du S. Gotthard, jaillit ce fleuve qui, dans les profondeurs en deçà du Valais, forme le lac Léman, force ensuite un passage entre les rochers, jusqu'à ce qu'à travers de riantes prairies, vaste, profond et rapide, il hâte sa course vers la Méditerranée.

Mais dans les lieux déserts, où la Russ en cent cataractes se précipite des rocs du S. Gotthard, on n'entend que le mugissement des vents et des eaux des torrents de neige qui s'éboulent de précipices avec le fracas du tonnerre, des glaces qui se détachent des hauteurs, des masses d'eau qui écument sur les rochers et qui se perdent dans les profondeurs de la Russ. La terre entr'ouverte sous nos pieds a été réunie par des ponts jetés d'une main téméraire sur ces horreurs ténébreuses. Partout un sublime désordre de la nature, des monuments d'anciennes dévastations et de voyageurs glacés dans ces lieux, le hurlement de bêtes féroces, le tonnerre qui gronde sous nos pas et qui retentit dans les concavités des Alpes»⁶.

Viele Schilderungen und Gedanken, die im nachstehenden Text über Gersau enthalten sind, finden wir auch in der deutschen Ver-

⁶ Ms. Mülleriana 45, fol. 99 a, b und c. Es handelt sich um eine Reinschrift. Auf fol. 106 d befindet sich eine erste Fassung, von der wir hier zwei Abschnitte wiedergeben:

«*Livre second. Chapitre I. Uri, Suiz et Undervald.* Deux mille toises au-dessus de la Méditerranée s'élève la cime du S. Gotthard. Le Mont Blanc est son seul rival en Europe. Les Pyrénées, les Cévennes, les Apennins, les Alpes, le Krapak, tout ce est depuis Cadix jusqu'aux montagnes Verchoturiennes s'abaisse devant lui. Qu'est-ce que ces fameuses pyramides de l'Egypte? Le S. Gotthard est une colonne de la terre. Sidon et Rome sont depuis hier: le S. Gotthard est depuis le temps où tout était abîme. A-t-il été formé par quelque embrasement général du globe terrestre ou par quelque embrasement particulier de cette contrée? Les fondements ont-ils été accumulés dans les profondeurs d'un antique océan? Laissons les naturalistes fouiller dans ces archives de la nature si vastes et pour moi indéchiffrables.

Le S. Gotthard est un énorme colosse de granit, une montagne primitive et vitrifiable. Dans le silence de ces abîmes ténébreux la nature travaille à ces précieux métaux qui donnent le branle aux passions humaines. De là partent, comme

sion⁷. Die zahlreichen Abweichungen und interessanten Ergänzungen rechtfertigen indessen eine Wiedergabe:

«Il existe un peuple libre et souverain, composé d'environ trois cents hommes, maître d'un Etat de lieues⁸ en longueur sur une lieue de largeur, au pied d'une haute montagne, vers le milieu des bords orientaux du lac des quatre cantons. La liberté de la république de Gersau fleurit depuis trois cents (sic) quatre-vingt-dix-huit ans⁹, entre une démocratie et une aristocratie, l'une et l'autre souvent accusées d'ambition. Longtemps avant la liberté le peuple naissant fut élevé sous la tutèle des anciens prélats de Muri. Deux fois dans l'année le prévôt du monastère s'y rendait pour veiller sur la tondaille, sur les progrès de la culture, sur l'envoi de troupeaux dans les Alpes, sur leur retour, sur leur logement d'hiver, sur le choix des animaux destinés à la mort, sur l'emploi qu'on en ferait et sur les arbres fruitiers. Dans la suite, Gersau a été sous la puissance des Autrichiens, soit à cause de provocations qu'ils exerçaient sur le couvent, soit par achat. Puis, le bourg est tombé sous la domination des barons de Ramstein qui ont engagé Gersau aux Moos, citoyens de Lucerne. Le lac, la montagne, le voisinage ont produit chez les habitants l'amour de la liberté. D'abord ils s'allièrent aux quatre cantons peu après la naissance de la république fédérative (1315, 57); ensuite ils se rachetèrent de leurs maîtres (1379); la liberté leur fut confirmée par l'empereur (1435). Dans les guerres des Suisses ils vont au secours de celui entre les cantons voisins qui les appelaient le premier. Toute la politique de ce peuple consiste dans cette seule maxime: de soutenir, s'il est besoin, avec le plus grand courage, cette république fédérative par laquelle le peuple de Gersau, quoique entre eux le peuple de l'Europe peut-être le plus petit, est un des plus libres et des plus heureux. L'assemblée du peuple choisit des magistrats qui rendent la justice au sortir de leur atelier, ou après avoir visité leurs troupeaux, ou après avoir distribué la nourriture à leurs domestiques, qui travaillent en joie. Le peuple de Gersau est glorieux de sa liberté, et il n'y a ni secret d'Etat ni sédition. Il est affable et industrieux: dans d'autres petits Etats l'esprit se rétrécit. Tous les peuples libres ont la justice criminelle, mais la

d'un centre, les longues chaînes de montagnes subalternes, calcaires, coupées en des couches parallèles placées les unes sur les autres selon une loi inconnue. Ce sont là les tables chronologiques de l'ancienneté du monde, mais les hommes n'ont point de nombre pour en exprimer les résultats».

⁷ II. Buch, V. Kapitel.

⁸ Die Zahl fehlt auch im Manuskript.

⁹ Es ist dies die einzige Stelle des Manuskripts, die es erlaubt, ein Fragment genau zu datieren. Gersau hat sich am 3. Juni 1390 losgekauft. Der Text ist also von 1788.

gloire de celui de Gersau est¹⁰ de n'avoir jamais été obligé de l'exercer contre un citoyen: car on craint Dieu dans Gersau, on sent le bonheur de la vertu et on redoute le supplice des remords. Tandis que la barque m'emporte vers Underwalden, je me retourne vers ce petit Etat: Peuple heureux, il n'y a qu'une gloire pour toi: de rester digne de ta liberté; et puisse ma patrie te ressembler!»¹¹

Auf die Geschichte Gersaus folgen in Müllers Werk zwei kurze Abschnitte über Hergiswil und Alpnach, die auch in der französischen Handschrift zu finden sind, allerdings an einer andern Stelle und anders formuliert:

«Sur la hauteur entre la baie d'Alpnac et le Fraomont se présente le village d'Hergiswil. Par la frugalité de leurs laborieux ancêtres, ses habitants participent à un état souverain qui traite avec les rois et qui a des sujets sur le lac de Constance et sur les frontières d'Italie. Ce village était la plantation d'une maison noble comme l'étaient presque tous les villages du pays. Il s'est racheté (1378) — il s'est uni au canton d'Underwalden. Qu'auraient été toutes ces peuplades, si les armées avaient dévoré leur substance? Alpnac s'est aussi racheté de seigneurs de Wolhousen (1368). On ne sait plus si les nobles qui défrichaient le Nord étaient magnifiques: mais les peuples jouissent encore du bonheur qu'ils ont créé. Ils ont introduit la prospérité jusque dans les vallées des Alpes. Que sera-ce un jour sur les beaux rivages de la Caroline!»¹²

Es besteht kein Zweifel, daß Müller die Tellgeschichte, wie er sie in der Ausgabe der *Geschichte der schweizerischen Eidgenossenschaft* von 1806 darstellt, nicht immer als in allen Teilen wahr betrachtet hat. Hisely hat schon die Stelle eines Briefes zitiert, welche diese Behauptung rechtfertigt: «Wenn ich die Wahrheit finde», schreibt er einem Freund anlässlich dieser Geschichte, «und ich sie sage, so möchte ich wetten, daß mein Buch verbrannt wird»¹³. Öffentlich verbrannt wurde nämlich im Jahre 1760 auf dem Platz zu Altdorf Uriel Freudenbergers Broschüre *Der Wilhelm Tell, ein dänisches Märchen*. Und Gottlieb Emmanuel Haller mußte es schwer bereuen, diese Schrift ins Französische übersetzt zu haben. Wohl hatte schon Voltaire — mit welchem Müller während seines ersten Genfer Auf-

¹⁰ *est* fehlt im Manuskript.

¹¹ Ms. Mülleriana 45, fol. 49 b und 50 a.

¹² Ms. Mülleriana 45, fol 45 a.

¹³ *Recherches critiques sur l'histoire de Guillaume Tell*, Lausanne 1843, p. 457.

enthaltend in Verbindung stand — in seinem *Essai sur les mœurs* (1756) geschrieben: «L'histoire de la pomme est bien suspecte, et tout ce qui l'accompagne ne l'est pas moins». Müller aber wollte nicht, durfte nicht zerstören: sein Buch sollte nicht nur ein historisches Werk darstellen, es war ebenso sehr eine patriotische Tat. «Thucydide et Polybe», schreibt er an Bonstetten, «instruisent bien mieux de l'histoire de la Suisse que ne le font les Lauffen et les Zurlauben»¹⁴. So kam es denn, daß Müller von Auflage zu Auflage die Geschichte Tells immer mehr ausbaute, sie immer mehr der Legende anglich, vorab aus einem inneren Bedürfnis. Und so verstärkte sich aber auch immer mehr sein unbeschränkter Glaube an die Geschehnisse um den Urner Schützen, obwohl er für gewisse Episoden keinerlei sichere Quellen oder nur zweifelhafte Belege anzuführen vermochte. Diese Haltung erkennt man insbesondere in seinem französischen Text:

«Cependant la tyrannie était parvenue à un excès que notre siècle a eu peine à concevoir, et tel fut le courage que montre à cette occasion un jeune homme du village de Burglen que son histoire semblait être faite exprès pour la gloire de son pays. Ses lauriers attaqués depuis le commencement du dix-septième siècle ont été défendus encore de nos jours par le peuple qu'il a délivré; deux savants auteurs ont vengé sa gloire; elle sera éternelle comme le roc qui lui a été consacré.

La soupçonneuse tyrannie s'effrayait du silence du peuple. Pour se rassurer, elle inventa un absurde caprice, et s'applaudissait de sa finesse. Dans la place publique d'Altdorf, dans l'endroit qui rappelait au peuple ses droits et sa force, Gessler posa une pique, y mit un chapeau et ordonna de l'honorer comme lui-même. Il ne connaissait pas l'esprit de la liberté qui sait cacher jusqu'à son orgueil lorsqu'il s'agit d'endormir un tyran. Un seul homme, Guillaume Tell, ne sut pas dissimuler. Il fut saisi. Gessler lui ordonna de tirer une pomme placée sur la tête du plus cher de ses fils. Son cœur paternel frémissait, mais il était accoutumé à ne point trembler. Sa main rassurée par la certitude de sa vengeance et conduite par la tendresse, décocha le trait: la pomme est abattue; l'enfant était sauvé.

Dans son carquois il avait un autre trait qui aurait vengé la mort de l'enfant par celle du tyran qui l'aurait causée. Gessler se douta de cette intention. Il promit à Tell de ne point le tuer. Alors Tell ne dissimula plus. Gessler était de Kussnacht; il avait dans ce bourg des cachots que l'astre du jour n'éclaira jamais. Dans ces souterrains affreux, éloigné de la société

¹⁴ *Werke*, Aug. 1812, Bd. 13, S. 210. Genthod, le 30 janvier 1777.

des hommes, privé de l'aspect de la nature, parmi des reptiles dégoûtants et envenimés (sic), le généreux Tell fut condamné à couler le reste de ses jours. Gessler lui ôta son arbalète, les chaînes lui furent mises; le tyran partait pour Kussnacht et l'amena avec lui. Ils voguaient tranquillement sur le lac d'Uri. Tell vit le pré de la conjuration. Tout d'un coup on entendit le tonnerre retentir dans les cavités de ces montagnes, et, soulevées par le vent du Gothard, les ondes du lac emportaient la barque de Gessler pour la briser contre les écueils. Gessler fut effrayé de la mort et de l'avenir. Le prisonnier fut délivré et son bras nerveux triompha de la fureur des flots. Entre les rochers qui bordent le lac il en est un tout uni qui sort à peine des ondes. Tell y conduisit la barque, prit l'arbalète, sauta, repoussa la barque et sentit le bonheur de la liberté. Gessler, après de grands dangers, aborda à Brunnen et continua son voyage à cheval. Tell, qui s'était caché entre Arth et Kussnacht lui décocha un trait, qui termina ses jours.

Les cantons se réjouissaient de sa mort, etc.»¹⁵

Dieser Text überrascht seiner Ausführlichkeit halber. Er hat seinen Platz in der Entwicklungsgeschichte des Themas bei Müller, die folgende Tabelle darzulegen versucht. Darin wird die Tellschilderung in drei verschiedenen Ausgaben verglichen und dem Inhalt des oben zitierten Manuskriptes gegenübergestellt.

<i>Ausgabe 1780</i>	<i>Ausgabe 1786</i>	<i>Ausgabe 1806</i>	<i>Handschrift</i>
Argwohn des Vogtes	Argwohn des Vogtes	Argwohn des Vogtes	Argwohn des Vogtes
	Hutszene	Hutszene	Hutszene
		Apfelschuß	Apfelschuß
		Zweiter Pfeil im	Zweiter Pfeil im
		Köcher	Köcher (Schilderung
		(andeutungsweise)	der Episode)
Tells Verhaftung	Tells Verhaftung	Tells Verhaftung	Tells Verhaftung
			Beschreibung des
			Gefängnisses
Sturm auf dem See	Sturm auf dem See	Sturm auf dem See	Sturm auf dem See
Tells Befreiung	Tells Befreiung	Tells Befreiung	Tells Befreiung
Geßlers Ankunft in	Geßlers Ankunft	Geßlers Ankunft	Geßlers Ankunft in
Küßnacht (ohne Be-	in Küßnacht	in Küßnacht	Küßnacht (über den
zeichnung der Route)	(über den See)	(über den See)	See bis Brunnen,
			dann zu Pferd)
Geßlers Tod in	Geßlers Tod in	Geßlers Tod in	Geßlers Tod
Küßnacht (ohne	der hohlen Gasse	der hohlen Gasse	zwischen Arth und
weitere Ortsangabe)			Küßnacht

¹⁵ Ms. Mülleriana 45, fol. 73 a—73 b.

Diese Aufstellung scheint darauf hinzudeuten, daß die französische Handschrift nach 1806 entstanden ist, und daß Müller dieselbe erst in seinen letzten Lebensjahren verfaßt haben dürfte. Allerdings ist dem Umstand Rechnung zu tragen, daß die französische Fassung — welche allein schon durch das Fehlen von Anmerkungen und Quellenhinweise einen weniger wissenschaftlichen, teilweise sogar einen volkstümlichen Charakter aufweist, — für die Franzosen, vielmehr als für die Westschweizer bestimmt war. Und die Franzosen jener Zeit offenbarten ein außerordentlich lebhaftes Interesse für Tell. Um die Mitte des XVIII. Jahrhunderts, hauptsächlich nach der Veröffentlichung der *Nouvelle Héloïse* (1761), ist die Schweiz ganz besonders für die Nachbarstaaten ein Reiseland geworden. Die Gäste aus Frankreich hatten damals den größten Anteil an diesem beginnenden Aufschwung der Fremdenindustrie. Sie liebten, das Ufer des Genfersees, Clarens und Chillon zu besuchen, in die Alpen vorzudringen, hielten sich in Bern auf, von wo sie etwa das Grabmal von Hindelbank aufsuchten, zogen nach Zürich, um Geßner oder Lavater kennenzulernen, kamen nach Luzern, zu Pfyffer, der sie durch sein Relief der Innerschweiz in berechtigtes Erstaunen versetzte, und schließlich gelangten sie zur heiligen Geburtsstätte der eidgenössischen Freiheit. Unzählige Tagebücher berichten von solchen Wallfahrten nach der Tellskapelle, nach Altdorf, nach dem Rütli. In Paris war Tells Lebensbild bekannt wie dasjenige der grossen Helden der Antike; so wurde in der Metropole der Welt der Bürger vom Schächental ein beliebtes literarisches Sujet. Lemierre hat schon im Jahre 1765 ein Tellschauspiel verfaßt, welches mit dem berühmten *Le Kain* in der Titelrolle im folgenden Jahr aufgeführt wurde. Das Stück wurde allerdings erst 1786, am Vorabend der Revolution, zu einem Bühnenerfolg. Fünf Jahre später nahm das Théâtre Italien auf sein Programm das Drama in drei Aufzügen von Sedaine, zu welchem Gréty die Musik komponiert hatte. Daß Tell, der Tyrannenmörder, unter Robespierre zu hohem Ruhm gelangte, das beweisen recht zahlreiche Dokumente und Ereignisse. Drei Ortschaften Frankreichs wurden auf seinen Namen umgetauft, seine Büste stand am Ehrenplatz im Tempel der Vernunft und im Klubsaal der Jakobiner. Die Revolutionskalender schlugen dem Volke vor, den Schweizer Helden an bestimmten Daten zu feiern: einmal am 1. Januar, oder auch am 29. September. Tell wurde ein modischer Kna-

benname, und ein ganzer Pariser Stadtkreis hieß *Section Guillaume Tell*. Für den Kanton Waldstätte der Helvetischen Republik war auch die Bezeichnung *Tellégovie*, Tellgau vorgeschlagen worden.

Aber auch die friedseligsten Franzosen verehrten den großen Schützen. Der Chevalier de Florian, der nur wegen seinem «de» ins Revolutionsgefängnis gekommen war, schrieb daselbst einen *Guillaume Tell*, — eine Idylle in vier Büchern, die dem Häftling mit der Freiheit vergolten wurde. Den gleichen Titel gibt 75 Jahre später kein geringerer als Lamartine einem kleinen Band, in dem er den Ursprung der Waldstätte darstellt. Doch bleiben wir bei den Werken, die Müller gekannt haben muß. Sébastien Mercier hat in seinem originellen und reichlich utopischen Buch *L'an 2440* — das Jahr, in welchem die Menschheit endlich die Lösung ihrer Probleme gefunden haben wird und reumütig auf ihre vergangenen Sünden und Verbrechen zurückblicken wird — ein Monument beschrieben, dessen Mittelfigur, die «heilige Humanität», die Abbitte aller, durch gebeugte und wehklagende Frauen dargestellten Völker entgegennahm. Diese «heilige Humanität» stellte das Schweizervolk dar: sie trug den «Hut des großen Tell», der ihr besser stand als das kostbarste Diadem, wie sich Mercier äußerte.

Der bekannte Abbé Raynal war dafür besorgt, dem Heroen ein wirkliches Denkmal zu setzen. Auf der Insel Altstadt beim Meggenhorn erhob sich 1783 ein über fünfzehn Fuß hoher Obelisk. Gewidmet war er «tribus optimis civibus Werner von Stauffacher, Walther Fürst, Arnold von Melchthal», wie die Inschrift sagte, und seine Spitze überragte ein metallener Pfeil, der einen Apfel durchbohrte. Raynal war Schriftsteller, Philosoph, Nationalökonom, alles, nur kein Physiker: sonst hätte er die Zerstörung seines Denkmals wohl vorausgesehen; in seinem Todesjahre, 1796, wurde es vom Blitz zer schlagen und nie wieder aufgebaut.

Eine ausführliche Schilderung der Tellgeschichte durch einen Historiker hätte in Frankreich bestimmt nicht nur Anklang gefunden: vielmehr erwartete man eine solche. Diesen Teil der Annalen unseres Landes kannten die Franzosen besser als jeden andern. Vor dieser Leserschaft mußte sich Müller mit diesem Stoff auseinandersetzen. So tat er es denn auch in seinem französischen Brouillon eingehender als in den deutschen Ausgaben. Eine französische zu veröf-

fentlichen war noch 1807 sein heißester Wunsch. «Comme je crois me sentir de la vie pour encore vingt ans», schreibt er an Bonstetten, «j'en profiterai. Même j'ai pensé travailler alors, ou plutôt retravailler à l'usage des Français mes livres»¹⁶. Zwei Jahre blieben ihm. So sind seine diesbezüglichen Pläne unverwirklicht geblieben.

¹⁶ *Werke*, op. cit. Bd. 36, S. 243.